

Bogumil JEWSIEWICKI (avec la coll. d'E. M'bokolo, Ndaywel è Nziem, Sabakinu Kivilu), *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien* (Paris, Karthala, 1993, 255 p.)

Martin Kalulambi Pongo

Volume 16, Number 1, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083321ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083321ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kalulambi Pongo, M. (1994). Review of [Bogumil JEWSIEWICKI (avec la coll. d'E. M'bokolo, Ndaywel è Nziem, Sabakinu Kivilu), *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien* (Paris, Karthala, 1993, 255 p.)]. *Ethnologies*, 16(1), 238–241. <https://doi.org/10.7202/1083321ar>

narratives suggest the inadequacies of our easy distinctions between tourist, traveller and resident (p. 176). And we could well add ethnographer to that trilogy.

Temperamental Journeys points to a growing body of critical literature that can help us refine our tasks of describing fully as well as sympathetically those people we work with. By understanding how we construct our field accounts, and how we place ourselves in those dramas, we will begin to recognize how literary as well as ethnographic our pursuits really are. We are all travellers, finally, some with different purposes and destinations than others.

Bibliography

CLIFFORD, James, and George E. MARCUS, eds,
1986 *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley,
University of California Press.

MacCANNELL, Dean,
1976 *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*, New York, Schocken.

VAN MAANEN, John,
1988 *Tales of the Field: On Writing Ethnography*, Chicago, University of
Chicago Press.

Gerald L. POCIUS
Memorial University of Newfoundland
St-John's, Newfoundland

Bogumil JEWSIEWICKI (avec la coll. d'E. M'bokolo, Ndaywel è Nziem, Sabakinu Kivilu), *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien* (Paris, Karthala, 1993, 255 p.).

Avec *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien*, B. Jewsiewicki présente un échantillon des récits de vie — huit au total — de quelques acteurs sociaux zaïrois. Il allonge ainsi la liste de ces témoignages qu'il a recueillis depuis 1974 et dont quelques-uns ont fait l'objet de publications antérieures. On peut s'y référer en consultant B. Jewsiewicki (édit.), *État indépendant du Congo, Congo belge, République démocratique du Congo, République du Zaïre? Québec, Safi, 1984, p.138-151*, B. Jewsiewicki et F. Montal (édit.), *Récits de vie et mémoires: vers une anthropologie historique du souvenir*, Paris-Québec, L'Harmattan-Safi, 1988, 344 p., B. Jewsiewicki, *Moi, l'autre*,

nous autres. Vies zairoises ordinaires, 1930-1980. Dix récits, Québec-Paris, Safi-ÉHESS-CÉLAT, 1990, 302 p. Après une note liminaire sur les enquêteurs, la collecte, les contenus de témoignages et les remerciements d'usage, le texte débute par deux commentaires qui rationalisent, chacun à sa manière, les huit récits de vie qui constituent l'essentiel de l'ouvrage. Partie prédominante du livre, le corpus des récits est articulé de manière à répondre à l'idée précise que sous-tend le sous-titre de ce volume, et, de ce fait, les récits se présentent comme «mode de communication sociale» et comme «forme de négociation sociale» qui, à l'instar des autres modes savants de narration, s'affirment aujourd'hui en tant que «matériaux nouveaux» dans la recherche historique. Divers selon les expériences des narrateurs, ces récits ne confèrent pas à l'ensemble de l'ouvrage un fil conducteur qui aurait conduit à bâtir une conclusion.

Le premier commentaire — celui d'Elikya M'bokolo — est proposé en guise d'introduction et dépouille les récits de leurs caractéristiques internes et externes: unités de genre, de temps, de lieu, d'appartenance sociale et politique des narrateurs, mais aussi mise à jour des réalités coloniales et postcoloniales du vécu quotidien des «indigènes» du Congo belge et des «citoyens» du Zaïre postcolonial. Ce deuxième volet, qui resitue la colonisation et la postcolonisation dans leurs traits positifs et négatifs, est élargi des représentations du pouvoir autoritaire et, conséquemment, est ouvert vers une perspective de représentation socioculturelle et politique de nature interprétative. On reconnaîtra à B. Jewsiewicki, dans le deuxième commentaire, d'effectuer une esquisse vers cette perspective par une analyse de l'altérité. L'«Autre» est «l'Occident que ses noms communs rattachent aux institutions: *bula matari*, *monpere* ou plus simplement *mundele*»(p. 43), perçu comme un instrument de bonheur et d'oppression. Il est «l'individu [proche ou lointain] par rapport au groupe de parenté» (p. 53), familial et ethnique aux prises avec les transformations de ses normes sociales au regard des convictions et des conceptions villageoises, du message chrétien et des institutions coloniales et postcoloniales.

«On lira ces textes avec de multiples yeux» (p. 22), suggèrent les auteurs, et je propose ici une synthèse qui, tout en rappelant le contenu de chacune de ces autobiographies, réfléchit la culture largement imaginaire qui permet aux gens de s'extérioriser et de s'observer. Globalement, les ingrédients qui interviennent dans ces récits accordent la priorité aux personnes sur les choses et prennent en charge un ensemble de rapports que ces personnes — hommes et femmes — entretiennent dans le cadre de leur culture. Le récit de vie (1) de Kayembe Beleji est un lieu de rétrovision où se rencontrent le même et le différent, le familier et l'étranger, le proche et le lointain dans une complexité des rapports qui, si l'on peut le dire, sont décidément orientés vers un soupçon permanent de sorcellerie. Les exemples des rapports au sein de la famille, de l'éducation des enfants, des effets de la polygamie, etc., sont indissociables, dans leur analyse, de codes culturels villageois de la société, répondant eux-mêmes à des contraintes

idéologiques, économiques et politiques de la colonisation et de la postcolonisation. On éprouvera avec le récit de vie (2) de Mundo Swalu la différence de niveau et même d'intérêt qui caractérise les acteurs sociaux ayant fréquenté l'école des blancs. Répondant à une tentative d'explication des rapports entretenus entre l'idéologie coloniale ou/et postcoloniale et la réalité vécue ou que vivent les acteurs sociaux, ce témoignage est révélateur des images d'instabilité culturelle et socioprofessionnelle, de rapports de méfiance et de refus de canaux de la chrétienté occidentale. «Du catholicisme et du protestantisme implantés ici, nous n'avons rien tiré, est-ce que la nouvelle religion va nous combler (p. 122).» Il s'agit là d'une assez judicieuse explication de la manière dont les façons de vivre, parce qu'elles sont compromises par l'instabilité, projettent l'individu dans une représentation de la (sur)vie spirituelle et matérielle qui reste cependant utilitaire, par rapport à soi et aux autres.

C'est moins le cas des autobiographies suivantes (3-4) signées Mbizi Mawaminga Nzama Mantende et Ekoko Munzenga, lesquelles évoquent les pratiques d'assujettissement des femmes, la polygamie, la sorcellerie etc., autant qu'elles s'appuient sur les valeurs de la modernité. On chercherait avec succès, dans la contribution du récit (5) de Nyang-Nyang, le reflet de croyances traditionnelles, d'autant que celle-ci apporte au débat la gloire des pratiques traditionnelles par des anecdotes historiques et des croyances dans un langage chargé des lexèmes locaux fort révélateurs du parti pris vis-à-vis de la modernité. La lecture tout aussi sensible et captivante de deux autobiographies (6-7) des femmes — Mbombo wa Ntumba et Clémentine Kawama — mélangent la nostalgie de la société coloniale et la frénésie de la postcolonisation. Par rapport aux précédents récits qui ont déjà mis en évidence le poids de croyances villageoises et le rapport d'exploitation des femmes par les hommes, ces deux témoignages, campés dans la culture urbaine, soulèvent des questions liées à l'autonomie des femmes dans le choix de mariage, tandis que les expériences de leurs enfants et de leurs sœurs répondent à des manques ressentis par ces actrices. Du fait des formalisations sociales et politiques nouvelles, qu'elles soient empruntées à la culture ancestrale, aux vecteurs de la colonisation ou, plus encore, aux exemples de la rhétorique populaire zaïroise, ces manques sont relayés par des nouvelles réalités plus crûment reliées aux spécificités zaïroises. «Comprenez que le Zaïre d'aujourd'hui est un pays de surprises» (p. 221) résumerait ce qui ressort de ces témoignages destinés à combler les frustrations subies par ces actrices, notamment Mbombo wa Ntumba. Leur vie plus proche de la culture urbaine et caractérisée par la réalisation plus visible d'autonomie ne rejoint pas le témoignage de Joseph Nchewki (8) qui replonge dans des unions multiples relevant de comportements individuels et sociaux autant qu'il ouvre une porte sur les pratiques de vie et de survie initiées par les «citoyens» du Zaïre postcolonial pour adhérer aux valeurs du passé et résoudre leurs préoccupations contemporaines.

Le regard de ces autobiographies apporte des éléments pour un approfondissement des questions liées à la représentation de «soi» et des «autres», mais aussi à celles qui inscrivent les gens dans un mouvement de redéfinition et de refaçonnement de la société. Les narrateurs n'en adoptent pas moins un point de vue critique qui pourrait faire penser à une tolérance suspecte. Ils ne se sont pas limités à décrire leurs expériences, mais se sont efforcés aussi d'en faire un bilan qui identifie tant les éléments de continuité que les éléments de rupture. À la fin de l'exploration des récits, on reste un peu surpris, non pas de la différence d'intérêt et surtout de niveau entre les diverses contributions, mais surtout des types de discours ou de pratiques répertoriées. L'intérêt certain de la constitution d'un corpus des récits comme ceux que donne ce livre est de fournir la base de matériaux qui permet de construire une réflexion, qu'elle soit ethnologique ou historique.

Martin KALULAMBI PONGO
CÉLAT, Université Laval
Sainte-Foy, Québec

Gerald PORTER, *The English Occupational Song* (Umea, University of Umea, 1991 (distr. Stockholm, Almqvist & Wiksell), 184 p. ("Umea Studies in the Humanities", 105), ISBN 91-7174-649-8, ISSN 0345-0155).

Occupational folklore has been gaining attention in North America recently with the 1991 Labor Song special issue of the *Journal of Folklore Research* (vol. 28, nos. 2/3) and the new book *Songs About Work* edited by Archie Green (Indiana UP, 1993). A welcome addition from the other side of the Atlantic is Porter's thesis, *The English Occupational Song*. Porter's work is a careful blending of evolutionary theory and semiotics applied to songs which mention occupations. His discussion and analysis is based on an examination of over 4 000 texts and recordings of songs covering over 100 different occupations including prostitution, smuggling, and poaching as well as more typical occupations such as mining, weaving, and seafaring. Most of the book, as would be expected in a semiotic study, focuses on work as metaphor or symbol, and how these symbols have changed over time.

Porter divides songs related to occupations into three groups: rhythmic songs, which are performed during work; songs about work but not performed in the work setting, including a large collection of broadside ballads; and labour songs which emerged with unionization. His discussion concentrates on the last